

**DE LA TERRA ALIENA  
À L'HÉRITAGE OECUMÉNIQUE  
DE VICTOR-LÉVY BEAULIEU**

Manon Lewis<sup>1</sup>

Comment pourrions-nous chanter un  
cantique du Seigneur sur une terre  
étrangère?

Psaume 137, 4.

FEMME NARSES. — Comment cela  
s'appelle-t-il, quand le jour se lève,  
comme aujourd'hui, et que tout est  
gâché, que tout est saccagé, et que l'air  
pourtant se respire, et qu'on a tout  
perdu, que la ville brûle, que les  
innocents s'entretuent, mais que les  
coupables agonisent, dans un coin du  
jour qui se lève?

ÉLECTRE. — Demande au mendiant.  
Il le sait.

LE MENDIANT. — Cela a un très  
beau nom, femme Narsès. Cela  
s'appelle l'aurore.

Jean Giraudoux, *Électre*.

Mircea Eliade parlait de «"démystifier" les univers et les  
langages apparemment profanes de la littérature, de la peinture,  
du cinéma, et [de] montrer tout ce qu'ils comportent de "sacré"»

---

<sup>1</sup> Manon Lewis est étudiante au doctorat en sciences des religions à  
l'Université du Québec à Montréal.

pour désigner ce travail de «démystification à rebours»<sup>2</sup>. Le téléroman *L'Héritage*<sup>3</sup> de Victor-Lévy Beaulieu se prête particulièrement bien à ce type d'exercice.<sup>4</sup> Toutefois, avant de s'y livrer, il apparaît aussi très intéressant d'en relever les éléments explicitement religieux. Le téléroman offre en ce sens une véritable mosaïque. Des traditions, des courants religieux aussi divers que le vaudou, le bouddhisme zen, l'animisme et le paganisme côtoient le protestantisme notoire d'un Xavier Galarneau qui, dans un premier temps, fait l'objet de cet article. Aux récits bibliques se mêlent encore les mythologies amérindienne, grecque et germanique. Loin de prétendre offrir ici une étude détaillée des différentes visions du monde — nous nous contenterons plutôt de quelques généralités —, notre propos vise d'abord à souligner la place et la signification que leur accorde Beaulieu dans l'économie du récit. Quelques filons d'interprétation religieuse sont offerts en second lieu. Mais il convient, avant toutes choses de rappeler les grandes lignes de la saga beaulieusienne.

## **Il était une foi**

*L'Héritage*, c'est d'abord l'histoire d'un inceste: celui que commet, quatorze ans avant le début du récit, Xavier Galarneau — un austère protestant de Trois-Pistoles — avec sa fille aînée, Miriam. Depuis cette nuit fatale où il a dérogé à la Loi, Xavier

---

<sup>2</sup> Mircea Eliade, *La nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard (coll. «Folio-Essais», N° 164), 1971, p. 205.

<sup>3</sup> Les quatre-vingt-six épisodes du téléroman *L'Héritage* ont été diffusés sur les ondes de Radio-Canada de l'automne 1987 au printemps 1990 avec un succès retentissant. Deux des quatre tomes du roman du même nom se sont par ailleurs ajoutés aux quelque quarante autres ouvrages de Beaulieu (romans, pièces de théâtre, essais, nouvelles, anthologies, sans compter les scénarios et dialogues de plusieurs séries pour la télévision et la radio.

<sup>4</sup> Nous poursuivons actuellement une recherche sur cet aspect implicite du sacré dans le téléroman.

vit avec le secret douloureux — et l'unique photographie de la Miriam de cette époque. Afin que l'univers entier ne bascule pas, Xavier garde fermement sa famille sous son emprise.

Le vieux roi, en effet, entend conserver son pouvoir et ses biens, ne serait-ce que pour les soustraire à son fils aîné et héritier présomptif, Miville, plus près du bouc émissaire que du dauphin. Le cadet, Junior, le fils bien-aimé, ne craint pas — au contraire de l'aîné — de se mesurer au père, de lui tenir tête (une tête couronnée d'ailleurs comme celle de son homonyme senior: l'une d'un chapeau de cow-boy, l'autre d'une casquette de jockey). Julie, la benjamine, se contente pour sa part d'exercer son rôle de ménagère. Frère puîné de Xavier et homme-cheval dérisoire attelé à une petite voiture, Gabriel subit également le joug du souverain tyrannique.

À des centaines de kilomètres en amont du fleuve, Miriam partage sa vie, depuis quatorze ans, entre son travail et son fils Maxime, fruit de l'inceste. Seul Philippe Couture, patron de la petite entreprise d'éditions où est employée Miriam, connaît l'existence de l'enfant.

Un fragile ordre des choses règne d'un bord et de l'autre du fleuve, jusqu'à l'arrivée à la ville de Stéphanie — fille de Gabriel Galarneau et donc cousine germaine de Miriam. Stéphanie instaure, malgré elle, une ronde d'allers et de retours incessants entre Trois-Pistoles et Montréal. Ainsi Albertine, sa mère, sort de son lit conjugal, quitte livres et mari et gagne la métropole, révélant du même coup l'adresse de Miriam à son beau-frère Xavier et déclenchant sur elle-même la passion amoureuse de Philippe, qui est aussi poète à ses heures. Les liens se tissent lentement entre les habitants du haut et du bas du fleuve. Des rencontres se nouent, des alliances et des conflits surgissent, des pactes se font et se défont. Des frontières s'estompent et des secrets se dévoilent.

Loin d'apaiser les tensions, la mort de Xavier vient, au contraire, intensifier les luttes familiales. Miriam prend la relève

du père dans cette guerre de succession qui l'oppose à Miville. Les affrontements se poursuivent sous les feux de l'été pistolois et s'achèvent par l'incendie de l'hôtel — ce lieu de rassemblement festif. Philippe Couture et quatre femmes y périssent.

À l'éclatement et à l'embrasement du monde succède sa reconstruction. Un nouvel hôtel s'élèvera bientôt sur l'emplacement de l'ancien. Les funérailles font place aux épousailles<sup>5</sup> qui sont l'occasion d'une vaste réconciliation. Miville, seul, hérite de la terre et de la maison paternelles. Miriam repart, comme quinze ans auparavant, héritière et héraut de la Loi. Junior et Julie poursuivent le rêve du père, celui des courses de chevaux, et perpétuent en outre le modèle originel du couple incestueux — sans toutefois que cette relation ne génère le malheur, à la différence du premier. Plongée dans l'écriture, Albertine continue pour sa part l'œuvre de Philippe Couture: racommoder l'univers au fil des mots.

#### *Protestantisme et loi*

Fait relativement peu connu, au tournant du siècle dernier, le Bas-du-Fleuve est le siège d'une importante expansion presbytérienne.<sup>6</sup> L'influence d'un Charles-Pascal Chiniquy, natif

---

<sup>5</sup> Il s'agit de triple noces, celles de Gabriel Galarneau et Blanche Soucy (veuve et mère vertueuse), de Stéphanie Galarneau et Florent Corbin (jeune gérant de la caisse populaire de Trois-Pistoles), et de Ti-Bob Cayouette et Judith Martin (amoureux qu'éconduisent respectivement Julie et Junior).

<sup>6</sup> Cette église, fondée sur la doctrine de Calvin, «a développé un système ecclésiastique qui donne le gouvernement ecclésial à un corps mixte, composé de pasteurs et de laïques.» Aubert April, Emmanuel Rioux *et al.*, *Saint-Cyprien de Rivière-du-Loup. Un siècle de labeur et de progrès!*, Rimouski, © Les Amis de Hocquart, 1987 [1986], p. 225 note 223, *passim*. Cf. plus particulièrement le chapitre intitulé «Histoire d'un schisme appréhendé», d'Aubert April, pp. 210-218.

de la région, «grand apôtre de la tempérance» et ancien prêtre catholique qui se joint en 1859 à l'Église presbytérienne, y est pour beaucoup. Ses coreligionnaires parcourent les campagnes «à l'affût des situations qui pourraient favoriser leur incursion dans des milieux qui leur semblaient réfractaires jusque-là.»<sup>7</sup> Mécontents de ce que l'Église catholique leur refuse les services d'une église et d'un prêtre permanent, quelques habitants de Saint-Cyprien par exemple voient d'un bon œil l'arrivée de ces ministres. Profitant de l'occasion, les missionnaires presbytériens s'installent et construisent une petite chapelle, ralliant ainsi quelques adeptes, non sans provoquer de vives querelles au sein de la petite communauté.<sup>8</sup> Quelques années plus tard, faute de fidèles, la mission est abandonnée.

S'inspirant librement de certains de ces faits historiques, Victor-Lévy Beaulieu attribue une origine huguenote aux Galarneau: «Les Galarneau descendent de protestants français qui, à la fin du siècle dernier, avaient même ouvert une mitaine dans le bas du Fleuve.» (23, 17<sup>9</sup>) Refoulés de Saint-Cyprien où les catholiques ont incendié leur «mitaine» à peine bâtie<sup>10</sup>, le

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 211. Un certain Moïse Abram, étudiant en théologie, est de ceux-là. Beaulieu emprunte le nom pour créer ce Moïse Abraham, petit-fils en quête de son homonyme jadis précepteur chez les Galarneau.

<sup>8</sup> L'écrivain Adrien Thério, né à Saint-Cyprien — situé à quelque trente kilomètres au sud de Trois-Pistoles —, narre cet épisode de dissension des résidents du chemin Taché dans son roman *La colère du père*, Montréal, Éditions Jumonville, 1974. Ce père, Gaudiose, partage par ailleurs avec Xavier Galarneau la même dureté et la même autorité tyrannique.

<sup>9</sup> Les diverses références inscrites ainsi dans le corps du texte renvoient aux scénarios et dialogues du téléroman *L'Héritage*. Le premier nombre indique l'épisode dont il est question, alors que le second marque la page d'où est tirée la citation ou l'information.

<sup>10</sup> «Ce terme "mitaine" est une déformation de l'appellation anglaise "Meeting House", qui signifie "Temple".» April *et al.*, *op. cit.*, p. 225 note 232. L'incendie de la «mitaine» de Saint-Cyprien a bel

grand-père de Xavier et sa famille «se sont r'tranchés dans leurs terres avec leur Bible.» (23-18) Exilés à Trois-Pistoles donc, ils subissent encore là l'animosité de la population. Xavier lui-même est longtemps mis au ban de ce «village qui voulait pas oublier qu'son père était protestant.» (23, 19) Cette originalité religieuse, par rapport à une majorité québécoise francophone et catholique, pose d'emblée le caractère marginal — et pour ainsi dire déjà sacré (du latin *sacer*, c'est-à-dire séparé) — de la tradition familiale que perpétue Xavier Galarneau.

Si, à une certaine époque, Xavier ne «pratiquait aucune religion»<sup>11</sup> (23, 20), il semble pourtant qu'il ait avec le temps renoué avec quelques rituels, que ce soit sa méditation quotidienne dans l'écurie (3, 6); ou cette pratique dominicale «qu'y a tout l'temps faite (...) Y mange pas l'dimanche matin... y reste enfermé dans sa chambre» (4, 22), remarque Junior, son plus jeune fils; ou encore ces trois jours d'hiver que Xavier consacre à la méditation dans la cabane au bord du fleuve (23,10-61). On peut également soupçonner que son attachement à un légalisme religieux naît (ou du moins s'accroît) à la suite de cette faute commise avec sa fille Miriam et du départ de celle-ci. Les pratiques ascétiques de Xavier se conjuguent en effet à «cette "bibliocratie" bien connue du calvinisme» pour lequel la loi «était la norme idéale, impossible à atteindre totalement mais

---

et bien eut lieu mais plusieurs années après son abandon, non pas allumé par d'ardents défenseurs de foi catholique mais plutôt par un garçonnet soucieux de faire enfin disparaître «le monument de la discorde» de ses aînés (*ibid.*, p. 218).

<sup>11</sup> «Mais, se souvient Albertine sa belle-sœur, y voulait surtout pas entend'e parler d'un mariage à l'église catholique. C't'un peu pour ça que poussée par ma famille j'ai marié Gabriel à place parce que lui il avait décidé de ne pas être de ce bord-là pis y avait son banc à l'église. En plusse, on pensait toute qu'y hérit'rait d'la terre quand son père allait mourir. Mais l'père était aussi malamain que Xavier l'est dev'nu pis y a rien laissé à Gabriel. C'est Xavier qu'y a hérité d'toute.» (23, 20)

valable»<sup>12</sup>. Une soumission à la Loi divine<sup>13</sup> que Xavier traduit ainsi:

Miriam, toi tu l'sais: y a rien à faire avec la Loi parce que déjà quand on vient au monde, y a juste la Loi qui existe... Pourquoi vous voulez pas l'comprend'e parsonne?... Pourquoi vous vous rendez pas compte que tôt ou tard, y faudra ben... malgré vous aut'es... que vous appreniez qu'la Loi existe pas pour rien?... Pourquoi même toi Miriam, pourquoi? (12, 19)

La Loi est faite comme est faite... pis y a pas moyen d'passer à côté (18, 50)

La Loi, c'est la Loi.<sup>14</sup> Même si j'ai pu mon livre, craignez pas: j'la connais par cœur. (18-85)

---

<sup>12</sup> Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon (coll. «Agora», no 6), 1967 [1947], p. 141.

<sup>13</sup> Soumission à la loi et au destin encore dans ce geste de Xavier qui, ouvrant sa Bible au hasard, tombe infailliblement sur le passage apte à le fortifier et à lui indiquer la voie. (4, 27-83; etc.)

<sup>14</sup> Une expression que scandait — bien qu'en un sens plus terrestre que divin — un autre personnage téléromanesque: Séraphin Poudrier, le célèbre avare des *Belles histoires des pays d'En-Haut* de Claude-Henri Grignon.

C'pas moi qui l'veux: c'est la Loi!... (37, 19)

*Paganisme*

Face à la rigidité du légalisme paternel se déploie une forme de paganisme débridé, apparenté à cet «effervescence dionysiaque» que repère le sociologue français Michel Maffesoli dans la culture actuelle.<sup>15</sup> L'Hôtel de la Gare, principal site culturel, perpétue nombre de fêtes païennes. L'une d'elles, l'Halloween, donne lieu à une étrange mascarade réunissant démons et merveilles. Lointaine survivance de la Samain, qui célébrait le premier de l'an celtique, cette fête «hors du temps et du monde réels»<sup>16</sup> permettait aux créatures de l'au-delà d'envahir l'univers des humains. Cette unité des deux mondes était en outre «prétexte à beuveries et à festins»<sup>17</sup>. Si l'Halloween n'est plus célébrée sous l'égide des druides, c'est toutefois sous la surveillance de Maggie Cayouette, la propriétaire de l'hôtel, digne descendante des Celtes, costumée pour l'occasion en «sorcière irlandaise» (9, 76) que se déroulent les réjouissances. Aux petites heures du matin, alors que la fête de Trois-Pistoles s'achève dans la gaieté et l'ivresse, Xavier, sans masque, a rejoint Miriam à Montréal. De même que la Samain demeure une sorte de vigile païenne qui perdure avec le christianisme et le Jour des morts, de même Xavier, tel un

---

<sup>15</sup> Cf. e.g. Michel Maffesoli, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens/Anthropos (coll. «Sociologies au quotidien»), 1982, 212 p. Dieu de la nuit, de l'ivresse, des sens, du chaos et de l'excès, Dionysos paraît effectivement très proche d'un Junior Galarnau affirmant au lendemain d'une soirée généreusement arrosée: «C'qui m'intéresse, c'pas qu'ça mène quéque part mais que ça s'démène de toutes parts...» (6, 7)

<sup>16</sup> Françoise Le Roux, «La religion des Celtes», dans Henri-Charles Puech (dir.), *Histoire des religions*, tome I, Paris, Gallimard (coll. «Encyclopédie de la Pléiade»), 1970, p. 815.

<sup>17</sup> *Ibid.*



trépassé<sup>18</sup>, n'a plus pour survivre et accéder au pardon que la prière et le souvenir des vivants.

L'Hôtel de la Gare est à nouveau le théâtre de festivités autour, cette fois, d'une épluchette de blé d'Inde. Maître de cérémonie déguisé pour la circonstance en épi de maïs, Ti-Bob Cayouette<sup>19</sup> rappelle que «les Aztèques (...) prétendaient que la vie a commencé avec un épi de blé d'inde.»<sup>20</sup> (60, 66) Si la culture du maïs apparaît centrale pour plusieurs populations nord-américaines, des rituels agraires des quatre coins du monde soulignent par ailleurs la période de récoltes diverses<sup>21</sup>. L'épluchette de blé d'Inde commémore à sa façon les traditionnelles fêtes collectives des moissons. Si danses et festins demeurent, les sacrifices aux divers esprits agraires sont toutefois remplacés par les fiançailles de Gabriel Galarneau et Blanche Soucy.<sup>22</sup>

#### *Animisme*

Un courant animiste<sup>23</sup> paraît en outre traverser le récit. La maison familiale des Galarneau en constitue une illustration

---

<sup>18</sup> «Ça fait longtemps que j'sus mort. Mais même mort, on survit quand même.» (10, 68)

<sup>19</sup> Neveu de Maggie l'hôtelière et soupirant bafoué de Julie Galarneau.

<sup>20</sup> Gabriel enchaîne: «J'sais pas si l'monde a effectivement commencé avec un épi d'blé d'inde... comme le prétend Ti-Bob. Moi, j'ai plutôt l'impression qui devait y avoir une femme en d'sous de ça.» (60, 67) Eliade écrivait en ce sens: «La solidarité reconnue entre la fécondité de la glèbe et celle de la femme constitue un des traits saillants des sociétés agricoles» Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975 [1964], p. 221.

<sup>21</sup> Cf. e.g., *ibid.*, p. 294 et *passim*.

<sup>22</sup> Seul depuis qu'Albertine l'a quitté pour vivre avec Philippe Couture, Gabriel s'est épris de Blanche, veuve depuis peu.

<sup>23</sup> «Dans les écrits anthropologiques, le terme "animisme" s'accompagne d'une certaine ambiguïté, étant parfois employé dans

exemplaire. Divers personnages lui confèrent une volonté, une puissance particulières. La demeure ancestrale se voit ainsi pourvue d'une vie propre avec les paroles de Miriam à Moïse — cet énigmatique Moïse Abraham que le désir de renouer avec le passé de son aïeul et l'amour pour Miriam ont mené à Trois-Pistoles:

Toi tu restes icitte pour que la maison continue  
d'viv'e. P'tête que les quéques heures que tu  
vas passer tu seul dedans vont t'faire  
comprend'e c'qu'a l'est pis c'qu'y faut qu'tu  
fasses pour que tu t'sentes ben avec elle. (73,  
69)

Tour à tour, Junior puis Miville et enfin leur oncle Gabriel  
lui accordent la capacité de sentir et de se venger:

Si tu veux app'ler la police, va l'faire ailleurs,  
la maison a pas à supporter ça. (77, 50)

J'vas finir par crère que c'est la maison qui  
s'venge parce qu'est pas d'accord avec la façon  
qu'on a d'la traiter, ça s'est déjà vu des maisons  
qui se r'tournent cont'e le monde qui l'habite  
mal. (78, 44)

---

le sens d'une tendance des peuples primitifs à croire que, non seulement les créatures ont une vie et une personnalité, mais aussi les objets inanimés, qui ont aussi parfois une âme.» E.E. Evans-Pritchard, *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965, p. 31. C'est le second sens qui est ici retenu. En ce qui concerne les objections à la théorie d'Edward Tylor sur l'origine et le développement de l'animisme, cf. Evans-Pritchard, *La religion des primitifs*, p. 315 et sq.; G. van der Leeuw, *La religion dans son essence et ses manifestations. Phénoménologie de la religion*, Paris, Payot, 1955, p. 75 et sq.

Quand y t'appartiennent pis qu't'es abandonnes  
à leur sort, les maisons t'le pardonnent jamais.  
(59, 37)

### *Vaudou*

Voici que Victor-Lévy Beaulieu introduit la troublante présence du vaudou à travers une jeune femme, Erzulie Maurice, native d'Haïti. Passionnément amoureuse du fils cadet des Galarneau, elle est de plus l'auteure et l'une des victimes du tragique incendie de l'Hôtel de la Gare.

Héritage des premiers esclaves amenés d'Afrique durant la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, on sait que le vaudou haïtien s'est peu à peu constitué en une religion nationale et originale.<sup>24</sup> Au cours de nombreuses migrations, notamment aux États-Unis, «ce ne sont pas cependant les aspects bénéfiques du Vaudou religieux qui subsistent, écrit Roger Bastide, mais l'aspect de magie noire». «C'est ce Vaudouisme abâtardi (...) par l'éloignement grandissant de ses origines»<sup>25</sup> qui se donne essentiellement à voir dans le téléroman.

Dans une «caricature du vaudou» (69, 70), Erzulie Maurice s'érige *mambo* (c'est-à-dire prêtresse), dessinant sur le sol cette pâle imitation de *vèvè*<sup>26</sup> afin d'ensorceler Junior Galarneau. De même, se livre-t-elle encore à cet inévitable cliché de la poupée percée de part en part d'aiguilles, histoire d'éliminer sa rivale. Sa magie obtient quelque succès puisque Judith Martin, cette musicienne montréalaise et bien-aimée de Junior, est soumise à

---

<sup>24</sup> Cf. e.g., Roger Bastide, *Les Amériques noires. Les civilisations africaines dans le nouveau monde*, Paris, Payot (coll. «Bibliothèque scientifique»), 1967, pp. 144-155; Alfred Métraux, *Le vaudou haïtien*, Paris, Gallimard (coll. «L'espèce humaine»), 6<sup>e</sup> édition, 1958, *passim*.

<sup>25</sup> Bastide, *op. cit.*, p. 153-154.

<sup>26</sup> Symbole qui représente un esprit (*loa*) tracé généralement avec de la farine de maïs.

d'affreux cauchemars dans lesquels de longues aiguilles lui pénétrèrent le corps. (63, 7-8-69)

La jeune Haïtienne semble en outre connaître le sens complexe de son prénom:

y a deux Erzulie dans l'monde vaudou... la vierge blanche qui est une sainte et la vierge noire qui a besoin du sacrifice de n'importe quel coq. (62, 8)

L'Erzulie dont t'as refusé l'amour est là maint'nant! Et cette Erzulie-là n'est plus ni noire ni blanche... mais total'ment rouge! (82, 77)

Précisons avant tout qu'il existe quatre «nations» d'esprits: les *rada*, les *petro*, les *congo* et les *zandor*<sup>27</sup>; à chacune correspond des rites et des symboles bien définis. Ainsi Erzulie (aussi nommée Ezili), esprit de l'amour dont le *vèvè* est un cœur, se pourvoit de plusieurs facettes.

Dans le rite rada, elle s'appelle "Erzulie Fredda Dahomey" (...) C'est la déesse de l'amour sensuel et tendre, telle que nous imaginons Aphrodite et, comme elle, née de la mer (...) Dans le rite petro, elle devient "Erzulie Dantor". Le cœur qui la symbolise est, cette fois, transpercé de poignards. Elle est l'amour-passion, à la fois créateur et destructeur, sublimatrice de l'amour sauvage. Dans le rituel zandor, enfin, où elle devient "Erzulie Zila" ou "Erzulie-zieux-rouges", elle est une sorte de fauve, mère castratrice diraient les

---

<sup>27</sup> Des «loa terribles qui affectionnent, plus qu'aucun autre, le feu, la poudre et les sacrifices sanglants» constituent cette dernière famille. Claude Planson, *Le vaudou*, Paris, M. A. Éditions, 1987, p. 104.

psychanalistes, qui dévore ses enfants si on ne sait pas la dompter (...) mais alors elle défendra son fidèle toutes griffes dehors.<sup>28</sup>

Incarnation ou *choual*<sup>29</sup> de la grande Déesse-Mère, l'«Erzili-jé-rouge»<sup>30</sup> du téléroman réclame vengeance et instaure le gigantesque sacrifice sanglant de l'hôtel.

### *Bouddhisme*

Originaire de l'Inde — comme le vaudou haïtien l'était du continent africain —, le bouddhisme au fil du temps et de ses migrations extrême-orientales a donné naissance à de nombreuses sectes. L'une d'elles, la «Doctrine du Cœur de Bouddha» (ou *Bouddhahridaya*) mieux connu sous le nom de Zen, retient notre attention.<sup>31</sup> Ambassadeur zen au pays des Galarneau, Éric Wisecomm<sup>32</sup> a en effet «troqué la philosophie occidentale pour le bouddhisme» (49, 49). Recréant entre les quatre murs de sa chambre la sobriété des monastères japonais, Éric demeure fidèle au principe fondamental du zen, c'est-à-dire «l'expérience vécue en sa simplicité première, dénouée de tout artifice.»<sup>33</sup> Au-dehors, il tente avec plus ou moins de bonheur de partager l'esprit du zen, affirmant la suprématie de l'existence: «La vie est un rêve mais au-delà de lui, il existe une vie authentique et profonde. Il suffit de la laisser venir à soi pour la

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 105-106.

<sup>29</sup> Proche du *joual* québécois, ce mot créole désigne la personne possédée, chevauchée par un esprit.

<sup>30</sup> Métraux, *op. cit.*, p. 237.

<sup>31</sup> C.f. e.g., Daistz Teitaro Suzuki, *Introduction au bouddhisme zen* (trad. de l'anglais par Nicole Tisserand et Nicole Rougier), préface de C. G. Jung, Paris, Buchet/Chastel, 1978, *passim*.

<sup>32</sup> Né en Belgique et professeur depuis peu au pensionnat que fréquente Maxime, le fils de Miriam, Wisecomm connaît une courte idylle avec la mère de son élève, avant de s'exiler en Amérique du Sud.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 40.

découvrir... et pour exister vraiment» (26, 66). D'une manière personnelle, Wisecomm traduit encore l'essentiel de la doctrine: «C'est ça que les bouddhistes prétendent: que la beauté, c'est rien d'plusse que la fleur, fleurifleurante, qu'il y a toujours en soi.» (36, 69) Si son enseignement trouve quelque écho chez le jeune Maxime, Éric doit cependant abdiquer devant Miriam.

*Le «peuple rouge»*

D'autres personnages prêtent vie et visage à certaines mythologies et traditions. Albertine, par exemple, résume en quelque sorte le drame du peuple amérindien, des Malécites plus spécifiquement<sup>34</sup>. Issus de la famille des Algonquins, les Malécites ont une étrange histoire qui refait surface depuis peu avec ses survivants oubliés qui avaient, semble-t-il, eux-mêmes désappris jusqu'à leur nom. Si bien disséminée, dispersée au Québec et aux États-Unis, il a fallu en effet près de 120 ans (l'année 1869 marque la cession — pour ne pas dire la dépossession — de ses terres) pour que la tribu perdue se retrouve et renaisse dans les mémoires et dans son corps. Le 30 mai 1989, les Malécites sont reconnus officiellement comme onzième nation autochtone du Québec.

C'est un même voyage vers le passé et la reconnaissance d'elle-même et de ses racines qu'entreprend Albertine à travers l'écriture. En même temps que se dénoue sa longue chevelure de princesse malécite, Albertine renoue avec ses souvenirs d'enfance: son père, le Bonhomme Fish<sup>35</sup>, vendeur itinérant qui,

---

<sup>34</sup> En ce qui concerne les Malécites, cf. Robert Michaud (avec la collaboration de Gérard Filion), *L'Isle-Verte vue du large*, Montréal, Leméac, pp. 25-37.; Bruno Bisson, «Le Québec ne sera pas "redéfini" sans les Indiens», dans *La Presse*, samedi 11 août 1990, p. B-1 et B-3; Joseph-Charles Taché, *Trois légendes de mon pays*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1912; April *et al*, *op. cit.*, pp. 12-15.

<sup>35</sup> Découvert dans *Le Saint-Laurent et ses îles* de Damase Potvin, le Bonhomme Fish, «ce vieux pêcheur solitaire» (cf., Victor-Lévy Beaulieu, *Manuel de la petite littérature du Québec*, Montréal,

par trop de désespoir, se tranche un jour la gorge; et ce Petit-Canada que jadis ils habitaient: «Le P'tit Canada, c'tait rien d'plusse qu'un amas d'cabanes où l'monde faisait pas aut'chose que d'vivoter.» (64, 7) De ce Petit-Canada, Abel Beauchemin, *alter ego* romanesque de Victor-Lévy Beaulieu, rappelle:

Dans mon enfance, je l'ai vécu aux Trois-Pistoles. Il y avait la paroisse Notre-Dame-des-Neiges et il y avait le Petit-Canada. Entre les deux, ce petit ruisseau qui partageait par ses eaux le monde d'en haut et le monde d'en bas. Dans le monde d'en haut, c'était la paroisse québécoise traditionnelle, avec toute son organisation hiérarchique: le curé, les notables, les commerçants et le peuple qui était sous leur sujétion. Dans le monde d'en bas, c'est-à-dire le Petit-Canada, on retrouvait les débris de la nation malécite, autrefois puissante et prospère en Gaspésie et dans le Bas-du-Fleuve. Ils vivaient dans des cabanes tout en démanche et étaient considérés comme des mécréants à qui il ne fallait même pas adresser la parole, de peur qu'ils ne nous contaminent.<sup>36</sup>

Recueillie par le forgeron de Trois-Pistoles après le suicide de son père, Albertine, «princesse malécite, devint n'importe quelle jeune fille de n'importe quel mariage blanc.»<sup>37</sup> La

---

L'Aurore, 1974, p. 16), emprunte dans la fiction beaulieusienne, en plus de son nom, son «grand tablier de cuir plein d'écaillés de hareng pis son tomb'reau qu'y poussait d'vant lui». (69-33,34)

<sup>36</sup> Victor-Lévy Beaulieu, *Docteur Ferron. Pèlerinage*, Montréal, Stanké, 1991, p. 285.

<sup>37</sup> Beaulieu, *L'Héritage I. L'Automne*, Montréal, Stanké, 1987, p. 239. S'il n'est pas fait mention de la mort tragique de son père dans le téléroman, il y est toutefois question de cette «famille de forgerons qu'y était, selon Albertine, un peu parente avec la mienne parce que l'grand-père avait épousé une Malécite du P'tit Canada.»

cinquantaine révolue, elle renverse le temps pour ainsi atteindre l'an premier des choses. Un retour aux sources que couronne, à la fin du téléroman, son établissement à Cacouna, terre de ses ancêtres malécites.<sup>38</sup> Face au regard de Philippe Couture devenu désormais immobile par la photographie, se concilient, sous la plume d'Albertine, les mondes rouge et blanc.

Plus largement encore, il s'agit d'une conciliation entre la vie et la mort.<sup>39</sup> Par le biais de ses écrits romanesques, Albertine

---

(50, 51) Dans ses *Beauchemin* (patromyne des héros de *La vraie saga des Beauchemin* que composent *Race de monde*, *Jos Connaissant*, *Steven le Hérault*, etc.) de la rue Vézina, forgerons de père en fils, il est aisé de reconnaître les aïeux de l'auteur lui-même. Cf, Marguerite Beaulieu-Morais, «Cinq générations de forgerons», dans *L'écho des Basques. Société historique et généalogique de Trois-Pistoles*, Vol. 12, décembre 1991, p. 19-20.

<sup>38</sup> Au début du siècle, «le principal village malécite (*sic*) occupe, en arrière des paroisses de Kakouna et de l'Île-Verte, un étroit lambeau de terre, parcimonieusement découpé dans le vaste pays qui jadis leur appartenait tout entier.» Taché, *op. cit.*, p. 126-127.

<sup>39</sup> Une croyance enfantine désuète accorde, par ailleurs, le bénéfice de la naissance de l'enfant blanc à la venue du Sauvage. Croyance que Victor-Lévy Beaulieu, par le biais de Jos Connaissant, exprime en ces termes: «Je ne sais pourquoi ils nous faisaient peur avec ça quand j'étais petit: "Les Sauvages vont passer, les enfants. Tenez-vous loin de la maison si vous voulez pas qu'ils vous arrachent les cheveux." (...) Nous savions que les Sauvages étaient arrivés, nous savions qu'ils assiégeaient la maison quand nous entendions les cris de Mam mourir en une longue plainte dans la chambre du Sud. Nous ne pouvions pas ne pas imaginer que les Sauvages lui faisaient mal, la martyrisaient sans doute (...) C'étaient les premiers cris du bébé qu'on ne comprenait pas: d'où est-ce que ça provenait? (...) "Venez. Bébé est là." Nous allions vers la maison et voyions la petite chose rouge dans le lit. (...) Pa nous demandait de sortir: "Mam est fatiguée, les enfants. Allez jouer dehors. Les Sauvages sont partis ailleurs." Nous sortions et jouions à des jeux de Peaux-



engendre la mémoire oubliée de son peuple. De même, elle conserve vivant le souvenir, par-delà cette seule photographie, de son bien-aimé. Philippe Couture prétendait en ce sens que

non seulement les Amérindiens refusaient qu'on les prenne en photo, mais ils ne voulaient pas non plus qu'on fasse leur portrait. Il semble que cela vient du fait que les premiers conquérants aient donné des miroirs aux Amérindiens et que ceux-ci, en se regardant dedans, ont compris qu'ils venaient de passer de l'autre côté... là où l'homme blanc les attendait pour les détruire. Les Amérindiens ont associé la photographie au miroir... donc à la mort... parce que n'importe quelle image qui vous échappe, c'est impossible de se retrouver dedans... dans l'intégrité de sa vie. (61, 47)

Etre hybride comme Albertine, sa compagne durant près de trente ans, Gabriel Galarneau participe aussi des deux univers. Ayant été initié dès l'enfance par le père d'Albertine aux rituels de la chasse, l'homme-cheval se souvient:

Quand j'tais p'tit, j'allais souvent à chasse avec lui au fronteau d'la seigneurie des Tobi. Quand on arrivait sur son territoire de chasse, le père d'Albertine creusait un p'tit trou dans terre, y mettait une cenne noire dedans pis y me d'mandait d'remplir le trou. C'tait sa façon à lui d'rend'e hommage aux esprits d'la chasse. Moi-même, quand j'vas encore chasser d'en par là, j'agis pas autrement. (64, 43-44)

À défaut d'être devenu un homme de chevaux comme son frère Xavier, Gabriel s'est fait homme-cheval par dérision.

---

Rouges apporteurs de bébés.» Victor-Lévy Beaulieu, *Jos Connaissant*, Montréal, VLB éditeur, 1978 [1970], p. 182-183.

Harnaché à sa petite voiture rouge, Gabriel s'offre de longues courses aux quatre coins de Trois-Pistoles, entraînant avec lui le fils de Blanche, le petit Jean-Marie Soucy, apprenti homme-cheval. Franchissant les «Portes de l'Enfer» de la forêt giboyeuse de la Seigneurie des Tobi, Gabriel révèle à son tour les secrets au petit Jean-Marie. De son imagination débridée s'échappent également mille créatures chimériques, Magouas, Tarlanes...<sup>40</sup>

*Mythes et tragédies grecs*

Ici, la mythologie amérindienne rejoint celle des centaures de la Grèce ancienne par le biais de Gabriel, «mémoire des autres» (15, 8), car «un vrai homme-cheval se souvient d'toute» (53, 27). Confondant toutefois les mythes et déformant les noms des héros helléniques, ce sujet du «royaume des centaures» (53, 28) évoque le «talon d'Archille» (20, 27) et se plaît à raconter les péripéties d'Oscar, «le premier vrai homme-cheval de l'histoire» (53, 27). Cet Icare nouvelle version qui, sur le dos d'un cheval ailé, tente de «monter jusqu'au soleil (...) les ailes du ch'val ont fondu (...) Dans la vieille Grèce, y ont app'lé ça la chute d'Oscar pis y ont faite un film là-d'sus qu'y est passé à tivi.» (10, 34-35)

À l'opposé du conteur fantasque mais comme lui rattaché à l'univers fascinant de la Grèce antique, Philippe Couture entouré «de livres qui portent sur la tragédie» (77, 24) s'interroge et note: «Peut-être la fiction n'est-elle rien de plus que ce qui se meurt de tout événement pour devenir mémoire. Mais je n'en sais rien au fond. Pour le savoir, il me faudrait retourner à tous ces vieux

---

<sup>40</sup> Plutôt que de hanter les bois comme le laisse croire Gabriel, les Magouas peuplent les cimetières adjacents aux mitaines: «C'étaient des fantômes protestants qui, la nuit venue, se transformaient en bêtes fabuleuses pour jeter la consternation chez les catholiques...» (23, 18) Quant aux Tarlanes, «ce sont de grandes créatures à tête de cheval qui, la nuit, surgissent dans les cimetières anglicans une fois que les catholiques en ont profané les tombes.» Beaulieu, *Docteur Ferron*, p. 146. Cf. Jacques Ferron, *La nuit*, Montréal, Parti Pris, 1965, pp. 88-90.

auteurs grecs qui ont transgressé la mythologie pour nous donner la tragédie.» (76, 26 et 77, 24-25)

La tragédie grecque<sup>41</sup> puise en effet ses thèmes dans les épopées mythiques (tels la guerre de Troie, la destinée malheureuse d'Œdipe et de sa descendance). Mise en scène des mythes originels et de ses crimes monstrueux — parricides, fratricides, infanticides... —, elle s'attache d'autre part à la réalité collective de son époque. Doublement nourrie du passé mythique et de l'actualité politique, la tragédie les transcende néanmoins, transgresse l'un et l'autre par la visée interprétative qu'elle leur donne.

Nul besoin d'évoquer longuement l'influence déterminante de la tragédie grecque. Fleuron moderne de la tragédie, comme l'ont souligné certains de ses acteurs<sup>42</sup>, tel apparaît *L'Héritage* avec ses guerres fratricides, ses relations incestueuses, de même

---

<sup>41</sup> Jacqueline de Romilly, *La tragédie grecque*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. «Littératures anciennes»), 1970, p. 15 et *passim*.

<sup>42</sup> À propos de Xavier Galarneau, le personnage qu'il incarne dans la série télévisée, le comédien Gilles Pelletier déclare: «C'est un homme possédé par l'amour, frappé par une malédiction... un peu comme Phèdre. (...) l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu ressemble plus au monde tragique d'Eschyle, de Sophocle, de Shakespeare, de Racine, de Claudel.» Ghislaine Rheault, «Gilles Pelletier compare "L'héritage" à une grande tragédie classique», dans *Le Soleil*, 13 décembre 1987, p. C-1. Un autre comédien, Yves Desgagnés alias Junior Galarneau, affirme pour sa part: «Les personnages de Victor-Lévy Beaulieu sont mythologiques. C'est une écriture qui remonte à l'origine. Les Grecs... Euridipe... Eschyle. C'est directement inspiré de cela. Les familles incestueuses, des personnages porteurs d'une mission. Des personnages qui ne sont pas nés par hasard. Disons que c'est un voyage initiatique de personnages sur la terre.» Raymond Bernachez, «"Les personnages de *L'Héritage* de Victor-Lévy Beaulieu sont mythologiques"», dans *La Presse*, 31 décembre 1988, p. D-2.

que ses références à l'actualité<sup>43</sup> et sa marche inexorable vers le destin. Sous la plume de l'écrivain, les conflits familiaux dépassent les frontières du pays et se colorent d'une portée universelle.

Lui-même poète et détenteur d'un vaste savoir livresque, Philippe Couture tient le rôle de choreute dans la tragédie téléromanesque. À l'instar du chœur, Couture occupe une place centrale. Il a «à intervenir, à supplier, à espérer (...) ses émotions scandent d'un bout à l'autre les diverses étapes de l'action»<sup>44</sup>. La même impuissance les caractérise: cette incapacité d'agir afin de contrer la *moïra*, le destin. Témoin et révélateur des forces surhumaines en jeu, Couture en appelle — comme Victor Hugo<sup>45</sup> — à la «veine noire de la destinée»: «Peut-être la veine noire de la destinée interviendra-t-elle avant que tout ne soit joué» (76, 54) et à son implacabilité: «Il n'y a rien à faire quand la veine noire de la destinée s'ameute dans la nuit.» (56, 65)

#### *Interlude germanique*

S'il possède le même prénom que le héros de la légende germanique, Siegfried Veilleux — l'amant volage de Stéphanie Galarneau — partage également son goût pour l'aventure. Ses nombreux voyages le mènent tant à Trois-Pistoles, en Suisse

---

<sup>43</sup> «Ça parlait du Québec d'aujourd'hui (...) La mort du père, c'est la mort de René Lévesque. Les enfants qui se déchirent l'héritage, c'est nous autres. Et l'inceste, l'inceste entre Xavier et Miriam, c'est Lévesque qui voulait pas choisir, Lévesque qui aurait dû faire l'indépendance (...)» Richard Martineau, «Flagrant délire», dans *Voir*, du 22 au 28 mars 1990, p. 10. Les propos de Victor-Lévy Beaulieu laissent entrevoir tout l'intérêt qu'il y aurait à faire une analyse socio-politique de *L'Héritage*.

<sup>44</sup> De Romilly, *op. cit.*, p. 28.

<sup>45</sup> «Nous avons beau tailler de notre mieux le bloc mystérieux dont notre vie est faite, la veine noire de la destinée y reparaît toujours.» Victor Hugo, *Les Misérables*, Tome I, Paris, Nebon éditions, s. d., pp. 298-299.

qu'en Afrique, non pas pour affronter dragon et tyran ou conquérir la gente Brunhilde et trouver la mort comme le valeureux chevalier germain<sup>46</sup>, mais pour y exercer son métier d'acteur-improvisateur et de metteur en scène comme les héros des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*.

Plusieurs des œuvres de Richard Wagner, on le sait, s'inspirent des mythes germaniques. Sa *Tétralogie* retrace notamment l'histoire tragique de Siegfried (d'où, plus particulièrement, le héros téléromanesque tire son prénom<sup>47</sup>). C'est encore «la musique de Wagner» qu'écoute Miriam — cette moderne Walkyrie: «celle que rien qu'à l'entendre, on a l'impression que tout un peuple de chevaux court dedans par grandes foulées, la terre tremblant dessous.»<sup>48</sup>

*Le monde biblique*

Si la musique et, plus encore, la lecture prennent un espace important dans le quotidien de certains personnages de *L'Héritage*, il en est de même pour l'auteur. «Le dimanche, confesse en effet Victor-Lévy Beaulieu, j'ai le goût d'écouter de la musique religieuse (moi qui suis un mécréant!) (...) Tout le temps qu'a duré *L'héritage*, je lisais la *Bible* ou bien Lao Tseu. Avant, c'était Aurobindo et la *Bhagavad-gîtâ*. Demain, ce sera peut-être Thérèse d'Avila ou saint Augustin»<sup>49</sup>.

L'influence de ces lectures, celles notamment de la Bible, se fait singulièrement sentir avec les quelque cinquante extraits qui parsèment les diverses scènes du téléroman. Xavier, d'abord, utilise un curieux procédé pour lire la Bible: il «l'ouvre au hasard

---

<sup>46</sup> Cf. e.g., P. Grimal (dir.), *Mythologies des montagnes, des forêts et des îles*, Paris, Larousse, 1963.

<sup>47</sup> «C'est sa mère qu'y aimait l'opéra pis qu'y l'a baptisé d'même», précise Stéphanie (28, 31).

<sup>48</sup> Victor-Lévy Beaulieu, *L'Héritage 2. L'Hiver*, Montréal, Stanké, 1990, p. 39-96-98-99-286; Beaulieu, *L'Héritage I*, p. 101.

<sup>49</sup> Victor-Lévy Beaulieu, *Seigneur Léon Tolstoï. Essai-journal*, Montréal, Stanké, 1992, p. 156.

et, sans regarder, pointe un passage du doigt.» (cf. e.g., 4, 27) Le passage ainsi désigné aiguillonne ou conforte infailliblement le père dans ses décisions. À titre d'exemple, ce quatrième épisode où, mis au fait des pourparlers qu'a entrepris son fils Miville, à son insu et malgré ses menaces, pour l'achat d'une terre, Xavier outré se réfère alors au livre sacré:

Lorsqu'un homme a un fils rebelle et révolté, qui n'écoute ni son père ni sa mère, s'ils lui font la leçon et qu'il ne les écoute pas, alors son père et sa mère s'emparent de lui et l'amènent aux anciens de sa ville, à la porte de sa localité. Ils diront aux anciens: "Voici notre fils, un rebelle et un révolté, qui ne nous écoute pas; il s'empiffre et il boit." Tous les hommes de sa ville le lapideront et il mourra. Tu ôteras le mal du milieu de toi; tout Israël en entendra parler et sera dans la crainte. (Deut. 21, 18-21)

Appliquant les préceptes bibliques, Xavier chasse le «fils rebelle et révolté» hors de la demeure familiale. Miriam, en digne héritière, parcourt elle aussi au hasard les pages de la Bible. «Chercher quéque chose là-d'dans, c'comme de chercher une aiguille dans une botte de foin. Ça s'rait aussi ben de r'garder au hasard comme Pa f'sait parce qu'y prétendait qu'on charche jamais que c'qu'on a trouvé.» (72, 63) Au gré des événements, elle y puise ainsi un signe, une confirmation.

Loin de connaître les Écritures par cœur comme Xavier (18, 85), Miville éprouve en plus quelques problèmes de compréhension. Relisant plus de dix fois le même extrait, il s'acharne à en déchiffrer le sens. (21, 75) «Le père m'a donné sa Bib'e avant d'partir... pis si j'ai pas encore compris grand-chose dedans, y a au moins ça qu'y est clair pour moi: dans Bib'e, y a pas d'alliance véritab'e si y a pas un p'tit mouton pour la conclure.» (54, 43) Ce qui l'amène à offrir un agneau à Rebecca Bloom, cette étudiante juive de Toronto, plus familière que son cavalier servant avec les textes sacrés. Leur passion s'achève

dramatiquement puisque Rebecca, de passage à Trois-Pistoles, est au nombre des victimes de l'incendie de l'hôtel. Sarah Bloom sa mère, sorte de pendant féminin de Xavier, en appelle aussi à la loi divine: «Comme dit la Loi qui nous a permis de survivre, œil pour œil et dent pour dent.» (82-30) Au terme de son triste séjour pistolois, la vindicative et despotique Sarah, abandonnant toute idée de vengeance envers Miville — qu'elle tient responsable de la mort de sa fille unique — constate: «Ce livre, je le connais assez bien moi-même. Il a été écrit dans le sang bien davantage que dans la Loi.» (85-11)

Enfin, Moïse Abraham — ce petit-fils d'un ministre protestant à la recherche de ses origines et de l'amour de Miriam —, aux noms évocateurs, récite de longs passages bibliques. Citant Isaïe ou professant à sa manière, les paroles revêtent un accent prophétique<sup>50</sup>: «Nous tous, comme du petit bétail, nous étions errants... nous nous tournions chacun vers son chemin... et le Seigneur a fait retomber sur lui la perversité de nous tous.» (Is. 53, 6) Tel Michée (Mich. 2, 1-3), Moïse annonce la malédiction: «Malheur à celui qui projette le méfait et qui manigance le mal! Malheur à celui qui se saisit de la maison et de l'héritage qui ne sont pas les siens! Que le Seigneur s'en empare et brûle jusqu'au dernier de ses os!» (77, 78) Inversant une parole de Jésus (Mt. 10, 34-36), Moïse proclame encore: «Je n'étais pas venu ici pour apporter le courroux mais la paix. Je n'étais pas venu ici pour apporter la guerre mais la sérénité. Car il y avait déjà trop longtemps que le soleil était tombé dans la mer.» (84, 61)

### **Une histoire sainte**

À travers cette diversité des croyances qui s'entrecroisent, plusieurs pistes se dégagent. D'abord, sous les apparences d'une chronique familiale, *L'Héritage* revêt des allures de (télé)roman

---

<sup>50</sup> Erzulie, qui l'a connu à une époque tourmentée de sa vie, lui rappelle: «... prophète, c'est c'que tu prétendais êt'e à l'hôpital...» (73, 32)

national. La vision du monde qu'offre l'écrivain mène à une seconde piste, apparentée aux écrits vétéro et néotestamentaires. Enfin, si le vaudou, le bouddhisme et le paganisme notamment affleurent bien dans *L'Héritage*, la tragédie hellénique, elle, occupe, une place prépondérante. Au terme même du récit perce encore l'antique sagesse grecque.

Jacques Pelletier compare l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu à «une allégorie symbolique de notre société, exprimant, le plus souvent sur le mode phantasmatique, notre imaginaire collectif»<sup>51</sup>. *L'Héritage*, qui forme une pièce importante de ce «tout homogène» — selon une expression de Pelletier —, constitue une véritable histoire sainte du Québec, plus complexe et syncrétiste toutefois que celle à laquelle nous avons été habitués. Une histoire qui, à ses débuts, s'oriente principalement sur le chef des Galarneau, gardien des traditions familiales. Le protestantisme légaliste de Xavier n'est pas sans évoquer la rigidité du catholicisme propre au Québec de l'avant Révolution Tranquille. La mort du père instaure une période de crise qui donne lieu à une croissance spirituelle tant individuelle que collective. Albertine et Junior par exemple entreprennent une quête de leurs origines et de leur identité. Avec l'entrée en scène de figures étrangères tels Éric, Erzulie et Rebecca, la tribu des Galarneau — sorte de microcosme québécois — s'ouvre progressivement au monde et à ses multiples cultures.

Ce déploiement du religieux culmine avec le sacrifice infernal de l'hôtel. La longue et chaotique recherche d'identité et la pénible guerre de succession engendrées par la mort du patriarche s'achèvent par cette tragique immolation. Lors de cette ultime catastrophe, c'est en effet le corps démembré du père, morcelé par les luttes fratricides qui est enfin rassemblé par ses enfants.<sup>52</sup> «Aucun pays ne se fonde sans un sacrifice

---

<sup>51</sup> Jacques Pelletier, *Le roman national*, Montréal, VLB éditeur (coll. «Essais critiques»), 1991, p. 101.

<sup>52</sup> Cette recomposition du corps paternel n'est pas sans évoquer celle du dieu égyptien Osiris qui, du souffle d'Isis et de Nephtys,



propitiatoire»<sup>53</sup> note en ce sens Beaulieu. La fiction dépasse ici le réel puisqu'à travers cette métaphore du corps paternel à nouveau recomposé, il s'agit de l'héritage, de la fondation du pays québécois.

Bien plus qu'il ne transcende la réalité nationale, l'univers imaginaire de Victor-Lévy Beaulieu invite les héritiers de cette terre longtemps promise à bâtir un ordre nouveau. Symbolisé par les funérailles des cinq victimes, ce n'est rien de moins que l'avènement de la réconciliation universelle, c'est-à-dire l'œcuménisme<sup>54</sup> qui se réalise. De fait, l'espérance eschatologique, la fin de l'histoire s'accomplit avec la réunion, dans un même temple, de gens de races et de cultes différents. De même, rabbin, prêtre catholique et ministre protestant officient côte à côte. Alors que s'ébranle le cortège funèbre, Miville observe: «Ça doit t'être ça qu'on appelle la fin du monde.» (84, 70)

---

ressuscite. (Cf. e.g., Christian Jacq, *Pouvoir et sagesse selon l'Égypte ancienne*, Monaco, Éditions du Rocher, 1981.) De même, créature des commencements la figure hindoue Prajapati — à la fois divinité suprême, créateur et père des dieux — naît de l'amalgame de sept personnages engendrés par les souffles vitaux. (Cf. e.g., J. Varenne, *Mythes et légendes extraits des Brâhamana*, Paris, Gallimard (coll. «Connaissance de l'Orient»), 1967, pp. 27-29; Jan Gonda, *Les religions de l'Inde*, Tome I, Paris, Payot (coll. «Bibliothèque historique»), 1962, pp. 227-230.

<sup>53</sup> Victor-Lévy Beaulieu, *Jacques Ferron conteur*, émission présentée à la radio MF de Radio-Canada le 27 février 1992.

<sup>54</sup> Le terme œcuménisme est utilisé ici dans sa signification première et non au sens restreint, qui a cours depuis de XX<sup>e</sup> siècle, de l'union de la Chrétienté. «Étymologiquement, ces mots [œcuménisme et œcuménique] viennent d'une expression grecque qui veut dire "la terre habitée" (...) la terre entière». Berthe Gavaldà, *Le mouvement œcuménique*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. «Que sais-je?», No 841), 1959, p. 5.

À l'ancien monde succède un nouvel ordonnancement né du funeste événement de l'hôtel. Les unions<sup>55</sup> qui se concluent entre les acteurs se révèlent des indices de régénération et des signes d'une alliance neuve et solide. Sur la terre enfin habitée, le soleil se lève. L'astre souverain aux sempiternelles résurrections prend les allures du père comme dans les dessins de Miriam enfant où, figure surplombante, un «grand soleil souriant (...) fumait la pipe ainsi que le faisait alors Xavier»<sup>56</sup>. De plus, si Xavier — de l'arabe «brillant» — évoque l'éclat solaire, le soleil, lui, se nomme familièrement Galarneau. Au Québec, «Galarneau, ça veut dire soleil en français...» (51, 32), s'exclame Rebecca Bloom. «Salut, Galarneau! Bonjour, Soleil! (...) C'est papa qui disait ça en se levant le matin. Il disait: notre père à tous c'est le soleil, il s'appelle Galarneau lui aussi, comme nous. Il nous regarde de là-haut, mais il est de la famille», écrit pour sa part Jacques Godbout<sup>57</sup>.

\*

Histoire sainte du Québec, disions-nous précédemment de *L'Héritage*. Cela s'avère d'autant plus juste que le téléroman reprend plusieurs thèmes de l'Ancien Testament. L'un et l'autre relatent globalement les tribulations d'un peuple élu. Il s'agit somme toute de la longue marche des Galarneau et des juifs vers la terre promise, en attente de la libération. Des faits communs s'annoncent dès la *genèse* des deux récits. La chute hors du paradis est, par exemple, l'œuvre d'un couple fautif. Pour n'avoir

---

<sup>55</sup> Mariages et contrats divers apparaissent en grand nombre dans le dernier épisode.

<sup>56</sup> Beaulieu, *L'Héritage I*, p. 150.

<sup>57</sup> Jacques Godbout, *Salut Galarneau!*, Paris, Seuil, 1967, p. 57. Mais si, comme le rappelle Godbout, le soleil «s'appelle Galarneau», ce patronyme signifie également «pluie froide». N.-E. Dionne, *Les Canadiens-français. Origines des familles émigrées de France, d'Espagne, de Suisse, etc., pour venir se fixer au Canada, depuis la fondation de Québec jusqu'à ces derniers temps et signification de leurs noms*, Québec, Laflamme & Proulx imp., 1914, p. 280.

su résister à la tentation, Adam et Eve sont chassés du jardin d'Éden. L'univers de Xavier et de sa fille bascule également. Leur union incestueuse marque la perte de l'état d'innocence, l'exil pour Miriam et la fin de l'ère de prospérité pour l'homme de chevaux. Beaulieu emploie d'ailleurs l'expression «faute originelle» pour qualifier la nuit fatale du couple au château Frontenac<sup>58</sup>.

Dès les commencements de l'épopée beaulieusienne, les héros doivent subir «quasiment un déluge» (1,20) pendant plus d'une semaine (2,2). Ces précipitations, dévastatrices pour les cultures, ne sont pas sans évoquer les pluies diluviennes que la colère de Yahvé déclenche durant quarante jours (Gen. 7, 4) contre l'humanité pécheresse. Un autre déluge en revanche, de neige celui-là, ponctue l'expulsion d'Albertine l'infidèle: une «tempête qui a tout emporté dans ce désordre qu'est l'hiver.»<sup>59</sup> Devant l'ensevelissement de la nature pour quelque six mois dans un désert de neige, les protagonistes n'ont d'autre recours que de se retirer dans leur maison, tel Noé dans l'arche. La longue gestation qu'impose l'interminable hiver québécois évoque, toutes proportions gardées, le séjour quarantenaire des Hébreux au désert.

«Y a rien qui était innocent, dans *L'Héritage*, affirme Beaulieu lors d'une interview. Y a rien qui était là par hasard... Ça parlait du Québec d'aujourd'hui, du passage de l'Ancien au Nouveau Testament, de la prise de pouvoir par les femmes, bref, d'un paquet d'affaires.»<sup>60</sup> Une courte scène du téléroman illustre

---

<sup>58</sup> Beaulieu, *L'Héritage II*, p. 269.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>60</sup> Martineau, *loc. cit.*, p. 10. Quelques autres thématiques propres aux écrits vétéro et néotestamentaires se rencontrent encore dans *L'Héritage*. Promesses et alliances jalonnent les divers récits. Les actions extraordinaires, indices de la miséricorde divine, parsèment également la longue marche eschatologique. Aux guérisons miraculeuses qu'opèrent Miriam ou Julie à l'endroit de Xavier ou de Maxime (24, 8 et 73; 47, 46-47) répondent les prodiges accomplis

éloquement la transition de l'un à l'autre Testament et l'intronisation de la femme: «Miriam referme la porte, va vers le secrétaire. Elle s'assoit dans le fauteuil de Xavier et ouvre la Bible au hasard. On voit la page de gauche qui est blanche, puis celle de droite sur laquelle on peut lire: Nouveau Testament.» (41, 43-44)

Le sacrifice apocalyptique — c'est-à-dire, au sens étymologique, celui qui révèle — de l'hôtel et le rassemblement œcuménique, dont il a été question dans les pages précédentes, présentent à leur manière la Parousie. Ils annoncent l'accomplissement de l'histoire: «Alors viendra la fin» (Mt 24, 14), l'atteinte du royaume promis et la réconciliation cosmique.

---

par Moïse notamment lors de l'Exode et, plus particulièrement, les pouvoirs de thaumaturge de Jésus. À l'instar de nombreux personnages bibliques visités en songe par des créatures célestes ou soumis, lors de leur sommeil, à d'étonnantes prémonitions, le rêve tient en outre une grande place chez plusieurs héros du téléroman. C'est ainsi qu'un cauchemar aux signes prophétiques décide du retour du fils puîné auprès de son père agonisant (37, 25). Au cours d'un rêve prémonitoire, Julie la benjamine flotte dans les airs avec Junior; tous deux munis de «grandes ailes blanches», ils survolent Trois-Pistoles d'où l'hôtel a disparu (81, 77-78). Les voies du divin sont impénétrables, dit-on, enclines à des revirements imprévus, à des solutions inédites. Cette prédilection pour le cadet au détriment de l'aîné, par exemple, est présente avec l'élection de Junior le marginal à titre de «fils bien-aimé» (38, 66). L'héritier présomptif, Miville, se voit continuellement évincé, bafoué, contraint au rôle de bouc émissaire (e.g. 38, 7). Dans la Bible, le statut d'aîné semble par ailleurs fortement empreint de fatalité. Afin de commémorer l'exode marqué de fait par l'extermination des premiers-nés (Ex. 12, 29-34), la loi de Moïse prescrit que «tout premier-né mâle sera consacré au Seigneur» (Ex. 13, 12-13; Lc 2, 23). Le Christ, lui-même premier-né, se substitue à l'agneau pascal lors de la dernière Cène.

Le festin de noces du dernier épisode illustre magistralement cette ultime communion. Avec la réconciliation fraternelle, c'est par ailleurs l'être tout entier du père qui ressuscite, pour qu'apparaisse enfin le sens de l'histoire et la vérité de chacun:

On d'vient jamais plusse que c'que la famille a été avant nous aut'es, professe Xavier au seuil de la mort. On fait juste hériter de c'qu'a l'est, dans ses torts, ses travers pis ses forces. Pis ç'arrive des fois qu'y a quéqu'un qui hérite de toute ça en même temps. D'ton grand-père, j'ai hérité d'l'eau... d'ta grand-mère, j'ai hérité d'la terre... d'ton grand-oncle Carmel, j'ai hérité du monde des chevaux. (38, 61)

La correspondance établie ici entre le peuple choisi des écrits vétérotestamentaires et celui du Québec — représenté en microcosme par le clan Galarneau — a de profondes racines. La survie providentielle des colons français du Nouveau Monde rappelle celle des Hébreux. Les origines même de la nation baignent dans une aura mystique qu'hagiographes et historiens du Québec ont longtemps entretenue. À ce propos, Serge Gagnon<sup>61</sup> écrit: «Pour la grande majorité des historiens, c'est Dieu qui est l'agent principal du développement historique. Il fait échouer les tentatives de colonisation du XVI<sup>e</sup> siècle parce que les immigrants n'ont pas les vertus chrétiennes nécessaires à la naissance du peuple choisi par Dieu. (...) Les révolutions américaines et françaises, poursuit Gagnon, donnent naissance à des sociétés sans Dieu. Le peuple élu va devenir le gardien de la vérité en Amérique».

Si *L'Héritage* puise substantiellement aux sources bibliques, les dernières paroles que prononce Miriam, avant de reprendre la

---

<sup>61</sup> Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. «Les cahiers d'histoire de l'Université Laval», No 23), 1978, p. 416 et 417.

route, sont pour leur part empreintes de l'esprit hellénique. «On comprend seulement quand on reste à sa place ou ben qu'on la r'trouve. Sinon, n'importe quel héritage, c'comme du sable mouvant: on fait rien d'plusse que s'enliser d'dans.» (86, 78) Après les tentatives d'usurpation, les conflits fratricides auxquels se sont livrés les protagonistes, la *thémis* (l'ordre établi) est, en fin, reconquise. À l'*hybris*, la démesure, inéluctablement châtiée, succède pour chacun un retour à l'espace qui lui est réservé dans l'ordre cosmique.

«Après, de dire encore Miriam, ça s'ra une aut'e histoire... Après, c'toujours une aut'e histoire.» (86, 81) Immuablement, au-dessus du fleuve, Galarneau s'élève.

\*

Le téléroman de Victor-Lévy Beaulieu apparaît telle une fresque où s'enchevêtrent les croyances les plus diverses. S'y dessine, en filigrane, une véritable histoire sainte aux accents tragiques. De la quête forcenée de l'héritage, des errances de ces personnages plus grands que nature que sont les Galarneau — destinés par leur patronyme à faire la pluie et le beau temps — naît le rêve. Leur advient alors la souveraineté, l'avènement d'une «terre habitée».